

— Julie. s'écria Christine, pardonne-moi de t'avoir appelée ma sœur, mais si je n'étais pas réellement ta sœur, sois persuadée que j'en étais digne.

Elle s'arrêta pour étouffer un sanglot.

Puis s'adressant à Darcy :

— Pardon Monsieur, dit-elle mais j'ignorais...

— Va folle, tu n'as pas de pardon à me demander. J'ai laissé brûler ta mère dans un incendie que j'ai moi-même allumé ; ma fortune, je l'ai volée, elle appartenait à ton père... te rappelles-tu de ce vieux Monsieur Delaunay qui venait dîner tous les dimanches, et qui est mort de chagrin il y a quelques années, c'était lui.

Un éclair de haine satisfaite dilata les prunelles fauves du misérable.

Ce fut au tour de Christine de consoler Julie.

Au même instant, la servante qui avait annoncé la visite de Pierre, vint dire à M. Darcy, que Puivert voulait lui parler immédiatement.

Mais pendant que l'incendiaire se rendait près de Poivert, une autre servante entra apportant une lettre pour Julie.

Celle-ci ouvrit l'enveloppe d'où tomba un billet à l'adresse de Christine. Voici ce que contenait le billet de Julie :

Mademoiselle,

Je vous ai adressé une lettre que je destine à ma bien-aimée Christine, afin qu'elle ne fût pas interceptée par M. Darcy [excusez-moi], vu une petite difficulté que nous avons eue ensemble.

Votre très-humble serviteur,

P. HERVART.

P. S. M. Lesieur vous présente ses respects, et fait pour vous les meilleurs souhaits

P. H.

Christine ouvrit le billet qui lui était adressé, et lut tout haut ce qui suit :

Ma bien-aimée Christine,

Tu vas me trouver bien téméraire lorsque tu auras lu ce billet. Mais tout ce que je fais, c'est pour ton bonheur et le mien. Je sais que ton père te destine à Narceau. Il ne le connaît pas sans doute, car il ferait pour toi un autre choix.

Mais je suis sûr de ce que je dis, et je te jure que cet homme est un coquin, un voleur, et qu'il va bientôt peut-être devenir assassin.

D'ailleurs tu sais mon amour pour toi ; sans toi, je ne saurais vivre. De plus tu m'aimes.

Tu ne peux me le cacher, et si tu épousais Narceau, ce serait pour ne pas désobéir aux ordres de ton père. Comme je te l'ai déjà dit, il ne connaît pas Edmond.

Si tu m'aimes, tu ne consentiras pas à ce mariage. Tu ne seras pas assez cruelle pour me briser le cœur, car je n'aurais plus qu'à mourir.

Tu sais où je demeure ; rends-toi donc chez moi, attends mon retour, et nous partirons ensemble.

Notre bonheur, à tous deux, en dépend. Je m'en vais à La Chine, où j'ai quelques affaires à régler, et ce soir, nous nous éloignerons d'ici, pour chercher ailleurs le vrai bonheur, que nous trouverons, sois-en sûre.

Une nécessité absolue, que je dois te cacher maintenant, mais que je te dirai peut-être un jour, me force à en venir à cette extrémité.

Embrasse bien Julie pour son beau-frère, montre lui cette lettre. Elle a trop bon cœur, pour ne pas m'approuver.

Sois prête quand je reviendrai, et aie confiance

en l'honneur de celui qui dépose sa vie et son cœur à tes pieds,

PIERRE HERVART.

— Je m'en vais, en effet, dit Christine après avoir lu, non pas chez Pierre mais dans la chapelle de la Providence, où je prierai en attendant son retour.

Tu es bien heureuse, toi, dit Julie. Mais moi, je rougirai, partout où je serai, et je n'ai plus rien.

— Quant à cela, je ne le permettrai jamais. Tu seras toujours ma sœur, et tu partageras ma fortune, et le nom de ton père restera toujours honoré.

— Merci. Que tu es bonne !

— Pouvait-il en être autrement ?

Toutes deux s'embrassèrent et Christine partit pour la chapelle de la Providence.

## VII.

### ROUTE DE LA CHINE.

Revenons maintenant à Darcy.

En entendant prononcer le nom de son fermier, il s'était levé comme mû par un ressort.

Les deux hommes n'échangèrent aucune civilité.

— Eh bien ! Quelles nouvelles ? demanda Darcy en apercevant Puivert.

— Il n'y en a aucune, répondit celui-ci ; aucune importante, du moins. Mais j'ai découvert une chose qui nous serait peut-être utile en dernier lieu, si notre cause semble entièrement perdue. Je viens de voir sortir M. Hervart, qui paraissait nourrir un grand projet, tant sa figure était bouleversée et annonçait la colère.

— Qu'est-ce que tout ce bavardage ? interrompit brusquement Darcy. Tu as vu sortir M. Hervart. Il avait l'air de mauvaise humeur. Qu'est-ce que tout cela me fait ? Je ne te comprends pas.

— C'est tout simple, fit Puivert un peu déconcerté. Voilà toute l'histoire en deux mots.

Ce matin, j'ai suivi Monsieur Hervart et son inséparable compagnon, dont j'ignore le nom. J'ai appris, en écoutant, que cet après-midi, ils doivent aller à La Chine pour des affaires qui regardent particulièrement M. Hervart. Mais avant d'entreprendre le voyage, M. Pierre devait venir voir pour vous faire quelques propositions de paix que vous avez refusées, je n'en doute pas à la figure qu'avait ce damné Hervart, lorsqu'il est sorti d'ici.

Si ces gens commencent à vous effrayer, nous pouvons facilement nous débarrasser d'eux aujourd'hui-même. Nous n'avons qu'à nous cacher dans quelque taverne, et alors nous les ferons souffrir.

— Comment ce damné Lesieur serait-il initié à tous ces secrets ? Crois-tu qu'il soit instruit de tout ?

— Je ne le crois pas, j'en suis certain ; il conseillait même à Hervart d'enlever votre fille.

— Le misérable !

Une idée subite venait de traverser le cerveau de Darcy ; il songeait à l'amour qu'Ernest ressentait pour Julie. S'il conseille à Pierre d'enlever Christine, se dit-il, c'est qu'il a envie d'enlever ma propre fille.

Il est vrai que l'enlèvement de deux jeunes filles dans la même maison, aurait été une chose très-bizarre pour tout autre que pour Darcy. Mais on sait, que lorsqu'il commettait un crime, il ne restait jamais à la moitié du chemin.

— N'ont-ils rien dit par rapport à Julie ? demanda-t-il ?